

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FEUILLETON.

VOL. I. MONTREAL, LE 1<sup>er</sup> FEVRIER, 1866. No 9

LES

## Compagnons de la Croix-d'Argent.

### CHAPITRE XVI

SOISSONS ET PARIS. (Suite.)

Au moment où, à Paris, rue du Petit-Musc, dans l'auberge de la Croix-d'Argent, un danger si terrible menaçait la jeune Chopin, que se passait-il à Soissons ?

La vieille mère de Claude avait été occupée toute la journée par les rudes labeurs dont le profit était nécessaire à sa vie. — Le travail opiniâtre écarté le sentiment des plus cruels chagrins et en adoucit l'amertume.

Avec la nuit était venue l'heure du repos.

Elle était seule, la pauvre vieille femme !

Assise près de sa fenêtre, d'où elle avait vu le soleil disparaître à l'horizon, elle pensait.

Elle pensait à Claude. Elle se demandait où il était.

— Il est à Paris, il a dû arriver samedi ou dimanche.

Pourvu qu'il n'ait pas fait de mauvaise rencontre !

Elle se rappelait l'enfant bien-aimé. Elle le voyait tel que pendant dix-sept ans elle l'avait vu tous les jours.

Elle le contemplait dans son souvenir. Quand le silence se faisait, il lui semblait qu'elle entendait dans le vieil escalier sonore les pas du jeune ouvrier, ou bien la chanson joyeuse par laquelle il annonçait son retour après la journée de travail.

La pauvre mère, dominée par ces pensées, se leva.

Il faisait nuit, il était sombre et froid. Elle alla vers un lit, voisin du sien, où Claude venait naguère ; la journée finie, reposer ses membres fatigués.

— C'est ici qu'il couchait, le pauvre enfant ! dit-elle à voix basse.

Elle fit quelques pas.

Elle alla s'asseoir sur une petite chaise de paille.

C'est ici qu'il s'asseyait, murmura-t-elle.

Elle portait les mains devant elle pour ne pas se heurter.

Elle craignait d'allumer la pauvre lampe.

Elle aimait mieux ne pas voir ces meubles dont se servait l'absent, ces lieux témoins des jours heureux.

Par instants, quand il faisait sombre, elle se figurait qu'il était encore là, comme autrefois.

La douleur serra plus fort le cœur de la pauvre mère.

Elle était debout devant le crucifix, sur lequel elle fixait dans l'ombre deux yeux gonflés de larmes.

— C'est ici qu'il priait, dit-elle en soupirant.

Elle revint vers la fenêtre. Elle se rassit.

Il n'est pas là !

Elle prit un chapellet dont les grains noirs, gros comme des noix, tournèrent entre ses doigts amaigris.

Elle commença la longue prière : Je vous salue, Marie, pleine de grâce, etc.

L'horloge sonna dix heures. A cette heure, il dormait toujours là, dans son petit lit, pensa la mère.

Elle serra contre son cœur oppressé par les sanglots, le chapellet dont elle récitait les dizaines : Je vous salue, Marie, pleine de

grâce, etc.

Quelques instants après dix heures, une voix se fit entendre dans la rue.

C'était la voix du crieur de nuit qui ordonnait d'éteindre les feux.

La mère Chopin écouta la voix dont l'écho prolongeait les accents lugubres dans le silence.

Le fils du crieur de nuit était un jeune ouvrier du même âge que Claude et ami de celui-ci.

La mère pensa que le crieur de nuit, après sa ronde terminée, irait se coucher sous le même toit que son fils.

— Il est plus heureux que moi ! fit-elle en gémissant.

Puis elle reprit :

“ Sainte Vierge, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.”

Quand elle prononçait le mot *maintenant*, sa voix s'arrêtait sur ses lèvres.

— Maintenant, se disait-elle, oh ! oui, maintenant ! car où est-il, au moment présent, mon pauvre enfant ?

Et elle oubrait sa prière pour penser à son fils.

— Il m'écrira, se disait-elle.

Elle calculait dans combien de temps elle recevrait une lettre, ce que cette lettre lui coûterait, les privations qu'elle accepterait pour payer le port de ces nouvelles, si ardemment désirées.

Autrefois les lettres coûtaient fort cher et elles cheminaient fort lentement.

— J'aurai peut-être une lettre la semaine qui vient, se disait la vieille femme.

Et elle priait :

“ Je vous salue, Marie, pleine de grâce, etc.”

L'inquiétude interrompait la prière.

— Pourvu qu'il ne soit pas malade !

Pourvu que la fatigue d'une si longue route faite à pied n'ait point épuisé ses forces.

Des pressentiments horribles venaient alors en foule à cet esprit tourmenté par un amour profond.

La mère de Claude se figurait qu'elle voyait souffrir son fils et qu'elle ne pouvait lui porter secours.

— Il souffre et je suis loin !

Cette idée était horrible.

“ Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous...”

Le moment où la vieille femme priait ainsi était précisément celui où Chopin, agité par la fièvre, se remuait sur son lit brûlant.

Il fit tout-à-coup un brusque mouvement, et ouvrit les yeux.

— Mon cousin, dit Mlle Brulot en s'approchant du lit avec la lumière, mon cousin ? Elle portait à la main la tasse où l'Américain avait versé l'hanébane noir.

Claude se souleva.

— Mon cousin, voulez-vous boire ?

— Boire ? fit le malade.

Le sommeil avait dissipé l'exaltation cérébrale que la fièvre avait provoquée.

Claude reprenait peu à peu l'usage de sa pensée.

Il cherchait à recueillir ses souvenirs.

Les événements étranges dont il avait été témoin et victime, depuis son arrivée à Paris, le combat sanglant au milieu duquel il avait été blessé, se présentaient à sa mémoire dans un tableau confus, dont il ne pouvait retrouver le sens.

— Où suis-je ? demanda-t-il.

— Chez mon père, votre oncle, le père Brulot.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Je vous le dis, fit Mlle Finette en minaudant, je suis la fille de votre oncle, votre cousine.

— Ma cousine ! reprit Claude de l'air d'un homme qui cherche à retrouver les traces d'une pensée qui lui échappe.

Ses regards erraient dans la chambre.

Mlle Finette fut blessée de voir que Claude ne faisait aucune attention à elle.

— Il ne faut pas parler, reprit-elle d'un ton de commandement ; vous êtes malade : il faut boire cette potion, fermer les yeux et vous rendormir.

— Madame ! fit Claude, et en disant ce mot, il fit un mouvement pour se dresser.

Il poussa un cri.

Il s'était appuyé sur son bras blessé sans y prendre garde.

Il avait senti une douleur aiguë.

— Vous voyez, dit vivement Finette, tenez-vous tranquille.

Claude était retombé épuisé par l'effort tenté et la douleur ressentie.

— Avant de vous endormir, il faut

boire cette potion, dit Finette en s'avançant.

— Voilà une garde-malade bien attentive, dit tout-à-coup, derrière Mlle Brulot, une voix dans l'accent de laquelle perçait une intention railleuse.

Le docteur Guillotin avait fini de dîner depuis longtemps.

La conversation s'était prolongée entre le père Brulot et lui.

Il avait entendu le cri que la douleur avait arraché à Claude.

Il était monté pour voir son malade.

— Il s'est réveillé ? demanda-t-il à Finette en montrant le malade.

— Oui, il y a un instant.

— Qu'a-t-il dit ?

Mlle Brulot répéta les courtes paroles qu'elle avait échangées avec son cousin.

— Il avait sa tête ? demanda le docteur.

— Oh ! oui. Je voulais le faire boire !

— C'est inutile maintenant.

— Inutile ?

— Oui, l'accès cérébral est passé : il ne faut pas recourir aux calmants pour produire un effet dont la nature s'est chargée.

— Alors, docteur, qu'y a-t-il à faire ?

— Rien, ma belle enfant, rien, fit le docteur, qu'à aller vous coucher. Il est tard, laissez-moi ici. Je garderai votre cousin.

— Vous, docteur ?

— Oui, moi.

— Vous n'y pensez pas ?

— J'y pense fort bien : j'ai à travailler ; j'achève en ce moment un travail important.

Le docteur montra quelques papiers qu'il avait posés sur la table.

— J'ai prévu votre père, je passerai ici ma nuit à écrire : si le malade a besoin de secours, je serai là ; reposez-vous en sur moi ; je lui donnerai à boire.

— Comme vous voudrez, monsieur le docteur, fit Mlle Brulot en s'inclinant : nous n'avons besoin de rien ?

— De rien.

Le docteur étendit ses mains devant la lumière.

— Si fait, dit-il, j'ai besoin d'un peu d'eau pour me laver les mains.

La manie du vieux médecin ne se démentait jamais.

— Je vais vous apporter ce qu'il faut, dit Mlle Brulot en sortant.

Le docteur Guillotin resta seul.

Il s'approcha du lit.

Il regarda le malade.

Claude était retombé dans un profond sommeil.

Le docteur prit la tasse où se trouvait la potion.

Il en agita un moment le contenu pour mêler à l'eau les principes du calmant.

Mlle Brulot ne revenait pas.

Il regarda le liquide tourbillonner dans la tasse, mû par le mouvement de rotation que les doigts du docteur avaient imprimé à celle-ci.

Puis il approcha la potion de ses lèvres.

— On a mis trop de laudanum, disait-il ; cette dissolution n'a aucune transparence.

A peine le docteur avait-il approché la tasse de ses lèvres qu'il l'en éloigna par un mouvement rapide.

Il regarda avec une extrême attention le contenu.

Il prit la cuiller qui se trouvait sur la table et puisant quelques gouttes du liquide, il les examina.

Sa surprise parut extrême.

Il leva la cuiller, et respira l'odeur qui s'exhalait de la tasse.

Il parut chercher un instant à pénétrer un mystère.

Mlle Finette entra.

Elle portait une cuvette, de l'eau et deux ou trois serviettes.

— Monsieur Guillotin, dit-elle, voici ce qu'il vous faut.

Le docteur ne parut pas l'avoir entendu, il regardait avec une fixité singulière la tasse dans laquelle se trouvait la potion destinée à Chopin.

— Monsieur Guillotin ! reprit Mlle Brulot, d'une voix plus élevée, afin de rappeler l'attention de l'homme de l'art.

Le docteur se retourna.

— J'ai été longtemps, dit Finette, je voulais vous donner une de mes serviettes ; celles de la maison sont trop grosses.

Finette avait toutes les coquetteries ; la coquetterie des femmes qui ne veulent se servir que de beau linge est une des plus innocentes.

— Il ne s'agit pas de cela, dit le docteur reprenant l'examen par l'intérêt duquel il paraissait dominé.

— De quoi s'agit-il ? demanda Finette avec surprise.

Le docteur ne répondit pas.

Quelques minutes se passèrent en silence.

Mlle Brulot avait apporté une cuvette de faïence blanche et bleue.

Cette cuvette vide était sur la table.

Le docteur y versa la potion.

Mlle Brulot regardait M. Guillotin.

Une odeur étrange se répandit dans la chambre.

— Ma belle enfant, allez ou envoyez chez l'apothicaire.

— Chez l'apothicaire ?

— Oui.

— A cette heure-ci ?

— Immédiatement.

— Qu'y a-t-il ? Mon cousin est-il plus dangereusement malade ?

— Non.

— Que faut-il demander ?

Le docteur s'approcha de la table.

Il écrivit quelques mots, qu'il remit à Mlle Finette.

Elle sortit.

Le docteur resté seul, après un moment d'hésitation, prit une cuillerée de la potion qu'il examinait depuis quelques instants.

Il l'éleva jusqu'à ses lèvres.

Il versa le liquide dans sa bouche.

Immédiatement il fit une horrible grimace, et rejeta les quelques gouttes, dans lesquelles il avait trempé ses lèvres.

— C'est étrange ! murmura-t-il.

Mlle Brulot entra.

— Voici, monsieur le docteur !

— Vous avez été vous-même, mon enfant ?

— Oh ! oui, si mon pauvre cousin a besoin de cela, . . . dit-elle en remettant au docteur une petite fiole.

Le docteur regarda la jeune fille.

Elle avait couru ; elle était rouge ; elle donnait tous les signes d'une vive sollicitude.

Tout préoccupé qu'il fût, M. Guillotin sourit.

— Voilà un cousin bien tendrement soigné, pensa-t-il.

Il prit la fiole que Mlle Brulot avait été chercher.

Il en vida lentement le contenu dans la cuvette.

A peine les principes nouveaux purent-ils par le mélange, exercer leur action sur le liquide, objet de l'analyse du docteur, une poudre blanche se précipita vers le fond du vase.

— Il n'y a plus de doute, dit tout bas M. Guillotin.

Mlle Brulot ne comprenait rien à ce qui venait de se passer devant elle.

M. Guillotin avait oublié la présence de la jeune fille.

Elle le regardait avec curiosité.

— Allez chercher votre père, et restez en bas, dit le docteur, tempérant par l'accent affectueux l'ordre qu'il donnait.

Mlle Brulot sortit.

Quelques instants après, l'aubergiste de la Croix-d'Argent entra.

— Brulot !

— Docteur ! fit le père de Mlle Finette surpris de l'animation qu'il lisait dans les yeux du médecin.

— On a tenté d'empoisonner votre neveu.

— D'empoisonner mon neveu ! s'écria avec une surprise extrême le père Brulot.

— Le poison est là.

— Ce n'est point possible.

— La science ne se trompe pas.

— Mais alors . . . Claude ! et l'aubergiste se tourna précipitamment vers le lit de Claude.

Celui-ci dormait et sa respiration parfaitement régulière témoignait que la fièvre avait cessé.

— Ne craignez rien, dit le docteur, votre neveu a évité le danger qui le menaçait.

— Vous êtes sûr qu'il n'a point bu de cette potion ?

— Certain, dit le docteur. Il serait mort à l'heure où nous parlons.

— Dieu soit béni ! s'écria le père Brulot en joignant les mains et en levant les yeux au ciel.

— Sans doute, répondit gravement le docteur. Sans un hasard, — ou si vous aimez mieux, sans un miracle, — votre neveu aurait bu cette potion, dont j'ai peine à analyser les caractères, mais qui renferme évidemment des principes mortels.

— Dieu est bon, répétait le père Brulot.

Au moment même où à Paris cette parole de reconnaissance échappait au cœur honnête et religieux de l'aubergiste, à Soissons, la mère de Claude, ayant terminé les cinq dizaines du chapelet, s'était mise à genoux, et récitait dévotement la belle prière de saint Bernard, très-familière, il y a cent ans, à la piété populaire :

“ Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie, que l'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont demandé votre assistance, et réclamé vos suffrages, ait été abandonné...”

Quand elle eut achevé cette prière, elle se leva.

— Mon pauvre Claude ! dit-elle, je suis sûre que la sainte Vierge prie pour lui, et la vieille femme alla reposer sa tristesse dans un grand lit garni de rideaux rouges.

## CHAPITRE XVII.

### LE DÉSÉPOIR D'UN BOSSU.

L'Éveillé était sorti de la maison du père Brulot en courant.

Il n'avait pas refermé derrière lui la porte de la rue, circonstance dont l'Américain avait profité pour s'échapper.

Il ne s'était pas retourné pour voir la vieille maison où tant de fois il était venu le cœur secrètement flatté d'un espoir chimérique.

Il ne s'était pas demandé de quel côté il allait tourner ses pas.

Il s'en allait marchant au hasard.

Sa tête était en feu. Les oreilles lui tintaient mille bruits étranges.

Il ne pleurait pas, mais ses yeux secs étaient comme éblouis.

Des sanglots l'étouffaient. Il hâletait comme un homme qui vient de soutenir une lutte inégale.

Les rues de Paris à cette époque étaient peu éclairées; les petites rues ne l'étaient pas du tout.

L'Éveillé allait droit devant lui, prenant tantôt une rue, tantôt une autre, sans réflexion, sans volonté.

La crainte des mauvaises rencontres,

si fréquentes la nuit dans ces temps-là, ne le touchait pas.

Il ne pensait seulement pas au danger.

Il pensait à Mlle Finette.

— Mon Dieu ! disait-il tout bas, que je suis malheureux !

Il se rappelait les paroles dont il s'était servi pour toucher le cœur de la coquette demoiselle.

— Était-ce bien cela qu'il fallait dire ? se demandait-il.

Par instants il lui prenait envie de retourner, de se jeter aux pieds de Mlle Brulot, et d'ajouter mille choses qu'il avait oubliées, et qui, infailliblement, la toucheraient.

Mais il songeait à la froideur ironique avec laquelle Finette avait reçu sa proposition, sa prière.

— C'est horrible, se disait-il, j'en mourrai !

Plus la douleur était vive, plus il hâtait le pas.

La nuit était profonde.

Il ne rencontrait personne.

De gros rats, qui, dans le milieu des rues, fouillaient les tas d'ordures déposés devant les maisons, s'enfuyaient à l'approche du nocturne passant.

Il entendait leurs mouvements.

Une fois il lui sembla qu'on le suivait.

Il s'arrêta.

Il écouta.

C'était comme un bruit de pas qui, à quelque distance, auraient suivi ses pas.

Quand il s'arrêta, le bruit cessa.

C'était l'écho, qui, entre les hautes maisons silencieuses, prolongeait, en le répétant, le bruit monotone.

Le Rouleur reprit sa course.

— Pourquoi, se demandait-il, pour quoi m'a-t-elle refusé ?

Alors la pensée de sa difformité venait se présenter implacablement triste à l'esprit du malheureux bossu.

— Je suis bossu ! se disait-il. Voilà pourquoi, quand je passe dans les rues en plein midi, les enfants crient après moi ! Voilà pourquoi les jeunes filles, sur le pas des portes, me montrent du doigt et chuchotent entre elles ! Voilà pourquoi ceux qui auraient pour moi de l'amitié n'ont que de la pitié ! Voilà

pourquoi, au lieu de travailler, comme les autres, je suis le domestique de tous allant et venant pour les besoins de chacun ! Voilà pourquoi je suis raillé, bafoué, moqué, outragé, méprisé ! Voilà pourquoi, jamais je ne trouverai une honnête fille qui veuille être ma femme et me rendre heureux ! Voilà pourquoi je passerai ma vie seul sans avoir une main pour essuyer mes pleurs, quand je serai trop malheureux, un rayon d'affectueuse tendresse, pour éclairer ma tristesse, quand ma tristesse sera trop sombre ! Haine ! malheur ! désespoir !

C'était une horrible pensée que celle dont l'umertume remplissait l'âme du malheureux l'Éveillé.

— Je souffrirai donc sans remède et toujours, se disait-il, et une voix, cachée dans les profondeurs de la vie, lui répondait tout bas mais avec une netteté formidable : *Toujours !*

— Je ne serai donc jamais consolé, jamais heureux ! et la voix, comme celle d'un génie maléfisant, répétait : *Jamais !*

L'Éveillé, comme tous les Compagnons de la Croix-d'Argent, était bon chrétien.

D'ordinaire, le matin, il ne commençait jamais sa journée sans demander au ciel assez de force pour pratiquer tout le bien que Dieu attendait de son serviteur, pour éviter le mal qu'il défendait, pour souffrir patiemment les peines qu'il lui enverrait.

Le soir, il s'agenouillait et demandait à Dieu de bénir son repos.

Souvent le dimanche, aux jours de fête, il s'approchait de l'autel, et il prenait à la table de Dieu une place dont personne ne pouvait lui contester l'honneur, quelque déshérité que fût le pauvre bossu.

Cette nuit-là, l'Éveillé ne pensait ni à Dieu, ni à la Vierge, qu'il avait coutume d'invoquer, ni aux prières familières à son esprit.

Il marchait murmurant.

Il allait ainsi depuis plusieurs heures, sans suivre aucune direction fixe.

Sans en avoir conscience, il revenait souvent sur ses pas.

Il passa plusieurs fois devant des images de la Vierge.

Avant 1789, des niches pratiquées dans la façade de beaucoup de maisons, protégeaient une statue de la sainte Vierge.

Il y a encore aujourd'hui à Paris un certain nombre de ces chapelles, petites, miniatures sculptées par la foi du moyen-âge.

L'usage était, avant 1789, de placer devant une petite lampe.

La nuit, ces lumières consacrées à l'honneur de la Vierge, éclairaient les passants.

Dans la vie ordinaire, le Rouleur, toutes les fois que sa course le conduisait devant une de ces statues, se découvrait.

C'était une vieille habitude à laquelle il ne manquait jamais.

Au milieu de son désespoir, il y manquait.

Préoccupé par les horribles douleurs qui lui bourrelaient le cœur, il passa sans lever la tête, devant les statues ; il ne voyait pas ces retraites lumineuses au milieu de la nuit sombre.

Une fois cependant il s'arrêta, il ôta sa casquette et il voulut réciter une prière.

Sa pensée, chercha dans sa mémoire les paroles de l'*Ave Maria*.

Lui qui chaque jour disait au moins deux fois la belle prière, il n'en put retrouver une parole.

Son cœur était glacé pour Dieu, sa mémoire était vide.

Il continua.

Des bourdonnements sinistres venaient à ses oreilles.

Chose horrible !

Le désespoir étouffait la foi !

— Dieu, disait le Rouleur, pourquoi Dieu ! si Dieu existe, pourquoi m'a-t-il condamné, moi, innocent ! Qu'avais-je fait, avant de naître, pour que Dieu, s'il existe, me fit bossu ? Comment avais-je mérité sa malédiction !... Malheur à moi ! s'écriait d'une voix étouffée l'infortuné Rouleur, résumant son désespoir dans cette sacrilège malédiction.

Il lui semblait que le sol manquait sous ses pieds, que l'air ne pénétrait plus dans ses poumons.

Il se trouva tout-à-coup sur la place du Parvis-Notre-Dame.

Il s'arrêta.

-La lune s'était levée. Quelques nuages noirs couraient encore dans le ciel; poussés par le vent.

Les hautes tours profilaient leurs silhouettes sur l'immense argent du ciel.

La basilique dressait sa façade noire, dominant la place silencieuse.

Quelques oiseaux de nuit décrivaient dans l'air des spirales fantastiques, jetant dans l'espace leur cri lugubre.

L'Eveillé avait couru à travers Paris pendant plusieurs heures.

Il était épuisé de fatigue.

Il s'appuya contre une maison qui occupait la place où s'élevait aujourd'hui les bâtiments de l'assistance publique.

Il était là depuis quelques instants.

Il entendit une plainte à côté de lui.

Il regarda.

Il vit un spectacle étrange.

C'était une femme accroupie sur le pavé.

Elle était encore jeune, mais sa figure exprimait le souvenir et portait la trace des plus terribles douleurs.

Ses cheveux étaient épars.

Elle fixait dans l'ombre deux grands yeux ardents comme des tisons enflammés.

Elle pressait un enfant sur son sein; c'était une petite créature qui paraissait compter à peine quelques mois d'existence.

La femme était pâle, l'enfant était pâle.

La mort semblait déjà tenir là une double proie.

Les rayons blafards de la lune tombant sur ce groupe y jetaient une clarté sinistre.

L'Eveillé regarda quelques moments en silence.

La femme fixa sur lui un regard singulier.

Puis elle se mit à rire, d'un rire épouvantable, et montrant son enfant.

— Il va mourir ! s'écria-t-elle.

Elle fut prise d'un nouvel accès de folie et de lugubre hilarité.

L'Eveillé pensa que quelque douleur, l'excès de la misère, avait troublé la raison de cette malheureuse.

Il songea un moment à porter secours à elle, à l'enfant.

— Pourquoi ? se demanda-t-il. Si l'enfant meurt, il ne souffrira pas ; si

la femme meurt, elle ne souffrira plus.

Il s'éloigna.

Quand il eut fait quelques pas, il entendit un cri déchirant.

Il fut sur le point de revenir en arrière.

Il continua.

Il traversa la grande place.

L'ombre des tours se dessinait en lignes sombres sur le pavé argenté du parvis.

Une idée fatale traversa le désespoir du Rouleur.

Il gagna l'entrée d'une des tours, celle de droite.

A cette époque, la porte qui y donnait accès restait ouverte jour et nuit.

Le Rouleur pénétra dans le petit escalier sombre et il monta rapidement.

— C'est haut, se disait-il tout bas ; je serai mort avant d'être en bas.

Le malheureux voulait se tuer.

— Elle verra, murmurait-il en pensant à Mlle Brulot, elle verra combien je l'aimais.

Après avoir gravi environ deux cents marches, l'Eveillé atteignit la galerie de pierre qui court sur la façade et rejoint les deux tours.

Il ne put se défendre d'un mouvement d'effroi.

La lune était couverte par des nuages chassés par le vent.

D'un côté, la place du Parvis plongée dans l'ombre.

De l'autre, cette partie de la basilique que l'on appelle la cour des Réservoirs,

également sombre, mais habitée par un peuple de monstres symboliques.

La cour des Réservoirs, que l'on désigne aussi sous le nom de l'Aire-de-Plomb, est cette cour spacieuse cachée dans l'intervalle et comme à l'ombre des tours.

Des plaques de métal en couvrent le sol, et de vastes bassins y contiennent de l'eau pour les premiers secours en cas d'incendie.

Un peu en arrière s'élevait le grand pignon triangulaire qui clôture le comble de la nef.

Ce pignon, en 1789, n'était déjà plus dominé par la flèche qui vient depuis peu d'être rétablie ; cette flèche avait été démolie en 1787.

Les galeries qui couronnent cette

cour, des Réservoirs sont bordées de larges balustrades de pierre, sur lesquelles les fantaisies de l'art gothique ont assis une foule de monstres bizarres, des diables aux longs bras, des satyres aux longues oreilles dressées, des animaux à tête d'homme, des hommes à tête d'animaux, des singes, des lutins, symbolisme bizarre des misères de l'homme ou de ses vices.

La brise nocturne en courant autour de ces étranges figures semblait leur arracher des cris et comme de sourds ricanelements.

Le Rouleur ne pouvait se défendre d'une sensation d'effroi en traversant ces hôtes fantastiques du fait gothique.

Il lui semblait que les diables étendaient leurs bras pour se saisir de lui ; les satyres grognaient malicieusement, et les lutins s'agitaient convulsivement dans leur gaine de pierre.

L'Eveillé, soutenu par la résolution désespérée qu'il avait prise, traversa rapidement la galerie et gagna l'escalier qui s'engage dans la tour méridionale.

Il monta deux cents marches ; il atteignit le sommet.

Le sommet des tours de Notre-Dame est une petite plate-forme garnie d'une balustrade de pierre.

Au milieu de la plate-forme, avant la Révolution, se dressait une grande croix.

Autour de la croix, le Rouleur vit un grand voile qui s'agitait au vent, et allait tomber en longs plis le long de la tour.

C'était une oriflamme. Une députation de l'Assemblée nationale devait venir le lendemain entendre à Notre-Dame un *Te Deum* en l'honneur de la prise de la Bastille.

On croyait que le roi assisterait à cette cérémonie dans laquelle l'archevêque de Paris lui-même devait officier.

Le Rouleur, qui ne pensait pas à ces choses, remarqua à peine le drapeau qui s'enroulait autour de la croix.

Préoccupé de son sinistre projet, il s'avança vers l'extrémité de la plate-forme.

La ville immense était plongée dans l'ombre.

Au-dessus des toits, sombre mer aux vagues effilées en pignons, se dressaient, comme des mâtures de vaisseaux immo-

biles, les tours, les clochers, les clochets, les aiguilles, les flèches, les tourelles d'une flotte d'églises, de chapelles, et de couvents, aujourd'hui disparues sous la grande tempête révolutionnaire.

La nuit silencieuse, morne, couvrait de ses pans lugubres cet immense tableau.

Aucun bruit ne s'élevait que le bruit du vent dans les rues désertes.

La Seine roulait au pied de la vieille cathédrale ses flots couverts d'ombre qu'enjambaient les ponts aux voûtes d'un noir d'encre.

Plus près, l'Hôtel-Dieu, masse funèbre, n'apparaissait au regard du Rouleur que par ses toits aigus d'ardoise. A l'une des fenêtres de la grande hôtellerie brillait une lumière, silencieux témoin de quelque silencieuse agonie.

Le Rouleur regarda un moment cet immense spectacle.

— Malheur, malheur, s'écria-t-il ; combien de gens souffrent dans cette cité ! Personne autant que moi.

Le vent sifflait aux pierres du comble. Le Rouleur se pencha vers l'abîme.

La nuit couvrait le pied de la tour ; cependant un accident de lumière éclairait une surface large de quelques pas.

— Voilà la place où je tomberai, murmura l'Eveillé.

Il jeta un dernier regard vers le quartier Saint-Antoine et le point précis où devait se trouver située la rue du Petit-Musc.

— Elle est là, dit-il, et elle rit de moi ! Je vais fermer les yeux, puis je monterai sur la balustrade et je me laisserai aller, murmura le bossu.

Il ferma les yeux, il grimpa en tâtonnant sur la rampe de pierre.

Un corbeau, réveillé par le bruit, sortit d'une des niches formées par les pilastres, et s'envola en poussant un cri rauque.

A ce cri, le bossu ouvrit involontairement les yeux ; il se vit placé au-dessus de l'abîme, déjà dans les bras de la mort.

Une attraction vertigineuse le saisit.

Le vent vint à ce moment battre la tour, et s'engouffra dans l'immense oriflamme attachée à la croix.

La banderolle, déroulée par le vent,

plan, une seconde au-dessus de l'abîme, puis revenant sur elle-même, ramifiée par son propre poids, elle se rencontra, obstacle vivant, le corps de l'Éveillé déjà à moitié penché sur le vide. Le Rouleur se sentit enveloppé dans des plis immenses de la toile.

Étourdi, il crut qu'il éprouvait les sensations inconnues d'un homme qui tombe d'une grande hauteur.

Ramené par le mouvement de l'orifice, il fut jeté rudement sur le sol de la plate-forme.

Il ouvrit les yeux.

Sa surprise fut extrême.

Il croyait être tombé du haut de la tour.

Il n'était point tué.

Il ne ressentait aucune douleur.

Il regarda autour de lui.

Un sentiment étrange remplit son âme.

Ses yeux se remplirent de larmes.

Il se jeta contre la croix et la tenant entre ses bras.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! cria-t-il, vous m'avez sauvé, qu'allais-je faire ?

La croix était rentrée dans son cœur, avec la foi, l'espérance et l'amour.

— Mon Dieu, soyez béni ! mon Dieu, pardonnez-moi ! Sainte Vierge ! Il ne parlait point ; des mots entrecoupés se déchappaient de ses lèvres tremblantes.

Il pria.

Quand il se releva, le drapeau qui l'avait sauvé, flottait librement dans l'air frais du matin.

L'Éveillé resta un moment les yeux fixés sur la croix.

— Dieu ! murmura-t-il.

Puis il regarda la grande banderolle.

— La France ! ajouta-t-elle.

Il passa quelques instants, perdu dans ces grandes pensées.

Quand elles le quittèrent, il regarda l'horizon au midi.

Le soleil allait se lever.

Déjà la leur étincelante, éclairait le ciel à l'orient.

La Seine se détachait comme un rayon vermeil au milieu de la masse sombre de ses rives, encore couvertes par la nuit.

(A continuer.)

LES

## SABOTIERS DE LA FORÊT-NOIRE

IX

(Suite.)

J'ai eu la même pensée que toi, Gretty, repartit dame Catherine, et je l'apporte, mes petites économies, quelques vieux bijoux, qui n'ont pas grand prix.

— Donne ! donne ! s'écria l'enfant, qui jeta dans le coffret l'offrande de la ménagère en même temps que ses pendants d'oreille, ses bagues et son collier.

Tu es une excellente créature ! mais ne perdons pas de temps.

Elle cacha son trésor sous sa manté, sortit de la chambre à pas de loup, et descendit l'escalier qui, conduisait à la porte extérieure ; ses jambes étaient fermes, mais il lui semblait que les murs oscillaient autour d'elle, et que par les fentes des portes les yeux irrités de son père la suivaient ; son cœur battait, et un nuage pourpre obscurcissait son regard.

Dame Catherine l'accompagnait de sa lampe ; mais, quoiqu'elle prît toutes les précautions infinies pour qu'aucun bruit n'éveillât l'attention de Melzer, tout paraissait conspirer contre elles.

Les marches craquaient sous leurs pas ; les portes criaient sous leurs gonds ; les clefs grinçaient dans leurs serrures.

Tout ces riens réunis effrayèrent Marguerite au point qu'elle s'arrêta sur le seuil, indécise.

— Catherine, dit-elle, j'ai le cœur oppressé ! Je crois bien faire en allant au secours de mes meilleurs amis, et je tremble comme si je commettais une faute.

— Est-ce un pressentiment qui m'avertit que j'ai tort de contrarier la volonté de mon père ?

— Maître Gaspard ne t'a pas défendu d'aider ta vieille nourrice, ma fille ; ce coffret t'appartient ; mais arrête, pas à moitié chemin d'une bonne action par un scrupule exagéré ; suis ta première inspiration, Gretty ; c'est toujours la meilleure.

— Siston, père, te condamne, Dieu t'absoudra !

Marguerite, encouragée par la réponse de la bonne femme, l'embrassa et partit.

d'un pas rapide. Quant à la veuve, elle avait regagné lentement son logis, tournant vingt fois autour de la cabane qui servait de prison à son fils avant d'oser y rentrer. En effet, qu'allait-elle dire à ceux qui l'attendaient? Mille folles pensées brûlaient son cerveau! Elle alla jusqu'à la source voisine, se mouilla le front et les tempes; but une gorgée d'eau fraîche; puis se décida à rejoindre les gardiens de son fils, l'œil calme et presque le sourire aux lèvres; elle avait résolu d'essayer de sauver Fritz à l'aide de ce maudit narcotique qui l'avait perdu.

Elle appela le sergent et le père Kurtzik dans la chambre d'entrée:

— Tout va bien, leur dit-elle à voix basse, on a encore des amis, voyez-vous; j'ai trouvé la somme et on va vous la compter tout à l'heure.

— Tant mieux, répliqua Mathias, ce garçon est si brave dans le malheur, que je voudrais déjà le voir courir dans la montagne.

— Faites venir vos hommes? sergent.

— Pourquoi donc, la mère?

— Je n'ai ni vin ni cidre à vous offrir, sergent; mais je garde en réserve un flacon de vieille liqueur qui vous aidera à prendre patience.

Elle regardait Mathias avec une apparente distraction. Le sergent sourit:

— Volontiers bonne femme! ici, camarades!

Les soldats accoururent de la chambre du fond. Là, Marannelé respira. Mathias reprit:

— Quand l'argent sera sur la table, nous boirons pour vous donner quittance. Jusqu'à ce moment je veux conserver toute ma raison.

La veuve tressailla en entendant ce refus qui était sa première espérance.

— Quand nous boirons un coup avant, où serait mal? est-ce que cela nous empêchera de boire après? dit le vieux garde alléché par la séduisante proposition.

La Marannelé court aussitôt chercher dans la chambre du fond la fiole qui contenait le narcotique. Fritz, qu'on avait débarrassé de ses liens, paré que la fenêtre était garnie de barreaux, se promenait à grands pas.

— Je suis las d'attendre ma mère, dit-il doucement.

— Fritz, nous avons encore des amis; répliqua-t-elle à voix haute; nous ne nous a pas abandonnés. Prie Dieu pour les braves gens qui veulent te délivrer, et prends patience.

Puis, sans le regarder, elle entra dans l'autre chambre et posa son flacon sur la table au milieu des verres préparés par Christly. Elle remplit à moitié celui du sergent. Ce dernier l'arrêta:

— Quand nous aurons empêché la monnaie, mère Wendel, nous boirons tous gaiement à votre santé et à celle de Fritz; mais tant que le pauvre diable reste sous le coup d'une condamnation, pas une goutte de liqueur ne touchera mes lèvres.

— La veuve pâlit.

— Mais l'argent est en route! il va venir, sergent, buvez donc! Croyez-vous que je vous ai menti?

— Bah! on a pu vous tromper, bonne femme. Les florins sont rares. Ils tardent bien à briller et à sonner sur la table. J'ai peur que vous ne vous moquiez de nous. Karl, ouvre la porte et regarde si tu vois venir l'ange gardien de la famille Wendel avec une bourse dans chaque main. Vous autres, préparez-vous à partir.

Le soldat s'avança vers la porte et l'ouvrit, mais il recula en poussant un cri de surprise.

— Me voici! s'écria une voix jeune et fraîche. Et la gracieuse apparition de Marguerite se dessina sur le seuil de la cabane.

— Grettly, toi ici? murmura la veuve stupéfaite.

La jeune fille s'avança sans crainte au milieu des soldats surpris; et ouvrant son coffret elle en versa vivement le contenu sur la table.

— Vous avez deviné, sergent, dit la Marannelé; c'est bien là l'ange gardien de la famille.

Elle pressa sur son sein la blonde tête de Marguerite et la couvrit de baisers. Cependant toutes les mains s'étaient avidement avancées pour trier cet amas d'or et d'argent, de pierreries et de bijoux qui étincelaient sur la table.

C'était toute la fortune de l'enfant, amassée pièce à pièce pendant dix ans,

et gardée dans son petit coffret, comme elle eût conservé dans un reliquaire quelques saintes médailles; elle thésaurisait, non par avarice, mais pour complaire aux désirs du bonhomme Gaspard.

Quand le sergent eut fait le compte des ducats impériaux, des ducats de Hongrie, des souverains, des rixdalers, des florins, des pièces de dix à vingt kreutzers qui figuraient dans le nombre, le tout plus ou moins rogné, il estima que l'ensemble pouvait représenter deux cents florins environ. Mais quand il fut question d'évaluer les pierreries et les bijoux devant lesquels chacun s'exaltait, un des soldats, Karl, qui avait été apprenti joaillier dans sa jeunesse, en prit plusieurs au hasard et les examina avec une si profonde attention, que tous les yeux se tournèrent aussitôt vers lui.

— Eh bien? demanda le sergent, est-ce que tout ce clinquant ne te paraît pas catholique?

— J'en ai peur, répartit Karl; du reste, on peut s'en assurer aisément.

Marguerite promenait autour d'elle ses grands yeux étonnés et cherchait vainement à comprendre. Le soldat prit dans sa giberne une balle de plomb, choisit les plus belles pierres qui s'entassaient sous sa main, les échauffa successivement, d'abord en les frottant rapidement sur le drap de son uniforme, ensuite sur la balle, puis, les examinant tour à tour :

— Ces pierres sont fausses, dit-il froidement en les passant à Mathias Werner.

— Fausses! s'écrièrent à la fois la veuve et la jeune fille en frissonnant.

— J'en suis sûr, à cause des rayures de plomb, qui ne laisse jamais de traces sur une pierre véritable, reprit Karl.

— Enfin combien peuvent-elles valoir? demanda le sergent.

— Ce que vaudraient les cailloux du chemin, s'ils étaient bons à autre chose qu'à nous faire casser le cou.

— Fausses! répéta la veuve, qui sentit comme un suaire glacial s'entortiller autour de ses membres.

— S'il en est ainsi, monsieur le sergent, dit timidement Marguerite, ne comptez pas les pierreries et n'estimez que l'or.

Le soldat Karl prit la pierre qui ser-

vait à battre le briquet et frappa vigoureusement dessus les montures, des bijoux; puis, enfamant à la chandelle de chanvre, souffrés par un bout, dont on se servait alors dans les campagnes à défaut d'allumettes, il promena le silex au-dessus de la flamme.

— Eh bien? sergent, les montures sont fausses comme les pierreries. L'or doit résister à l'action du souffre et vous voyez qu'au contraire, jusqu'à la dernière trace du métal, tout, ici, est dévoré.

Et il fit passer la pierre sous les yeux de ses compagnons.

Marguerite, le front rouge de honte, regarda fixement les bijoux épars sur la table et n'osait lever les yeux. Elle s'accusait d'avoir rallumé dans le cœur de sa nourrice une espérance éteinte; et elle se troublait en songeant que tous ces hommes qui l'entouraient pouvaient supposer qu'elle avait voulu les tromper.

— Ah ça, où diable avez-vous péché ces précieux bijoux, ma mignonne? demanda brusquement Mathias en éclatant de rire.

— Mon Dieu! répondit la jeune, qui sentait les larmes remplir ses yeux, c'est mon père qui, me les a tous donnés; et il m'avait bien recommandé de les conserver, avec soin, parce qu'ils avaient, selon lui, une grande valeur.

— Nous ne voulons pas vous faire de la peine, ma belle enfant, dit Mathias, mais votre père vous a volée comme dans un bois. Vous pouvez remporter tout ce butin; et si vous n'avez rien de mieux à nous offrir pour la rançon de votre ami Fritz, nous allons l'emmener sur-le-champ. Vous, la mère, embrassez votre fils.

Les soldats se levèrent bruyamment; chacun prit son fusil et en fit résonner les capucines en frappant de la main sur la crosse ou en découvrit le bassin; afin d'examiner l'amorce.

Ce bruit d'armes, qui était le signal du départ, retentit douloureusement jusqu'au fond du cœur des deux pauvres femmes; elles échangèrent un regard désespéré et se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Hélas! que ne suis-je riche, Mathias! murmura Gretty d'une voix brisée par les sanglots. On ne l'arra-

cherait pas ton fils, s'il n'était pas riche ! — Riche ! répéta Christly en se haussant jusqu'à l'oreille de la jeune fille ; mais tu l'es cent fois plus que tu ne crois ; petite sœur, et si tu le voulais bien, tu pourrais chasser d'ici tous ces méchants soldats ; il y en a mille et des autres.

— La jeune fille leva doucement les épaules en regardant Christly d'un air étonné.

— Moi, riche ; dit-elle, hélas ! ce cofret est toute ma richesse ; et l'encore dame Catherine y a-t-elle versé ses épargnes. Tu vois ce qu'il contient et ce qu'ils l'ont estimé ?

— L'enfant hochait gravement la tête : — Je sais où il y a un autre trésor, auquel tu peux puiser à pleines mains ; Grettly.

— Un trésor ! s'écria Marguerite : — La veuve fit un signe pour imposer silence à Christly ; mais aussitôt, vaincue par l'égoïsme maternel, elle détourna la tête en disant :

— Ne pas respecter l'inspiration de cet enfant, ne serait-ce pas tenter Dieu ?

— Oui, un trésor, continua Christly, un vrai trésor dans lequel je te ferai voir de grandes équelles de bois toutes remplies de pièces d'or et d'argent.

— Et tu n'as pas revêré cela, mon pauvre garçon ? c'est bien dans notre village, à Nordstetten ; que tu as trouvé.

— C'est dans le cellier de ton père, Grettly.

Marguerite devint plus pâle et toute tremblante.

— Tu me trompes ; c'est impossible !

— Pourquoi te mentirais-je ? J'ai vu.

La jeune fille se tordit les mains avec désespoir :

— Mais je n'ai pas la clef ; et jamais mon père ne voudra.

— Si tu avais la clef, irais-tu droit au trésor ; Grettly ? demanda l'enfant en attachant sur elle un regard inquiet.

— Ne s'agit-il pas de sauver Fritz ? répondit simplement Marguerite.

— Christly lui tendit la clef sans ajouter un seul mot.

— Viens donc, s'écria la pauvre fille qui n'avait plus qu'une idée fixe brûlant son cerveau, qu'une image arrêtée devant ses yeux, qu'une angoisse au cœur, celle de ne pas arriver à temps.

— Et comme les soldats encombraient la porte et l'empêchaient de sortir :

— Vous êtes de braves cœurs, dit-elle vivement ; par pitié pour cette pauvre veuve, accordez-nous cinq minutes encore ! Partagez-vous mon offrande ; et pendant ce temps, j'espère réunir le reste de la somme que vous exigez.

— Soit ? nous acceptons, charmante fille ; répliqua galamment Mathias Werner ; je vous donne un quart d'heure de délai, moins pour l'argent que pour l'amour de vos jolis yeux.

— Oh ! merci, monsieur le sergent, murmura Marguerite avec un sourire mouillé de larmes, et se tournait vers Christly, qui achevait d'allumer la lanterne sourde dont sa main se servait, quand la nuit était bien sombre, pour aller visiter ses malades.

— Viens ! viens ! ajouta-t-elle en entraînant le petit garçon hors de la chambre.

L'obscurité était profonde. D'épais nuages voilaient la lune. Marguerite et Christly, se tenant par la main, marchaient à grands pas ; sans cependant oser ouvrir leur lanterne. Ils ne rencontrèrent pas sur leur route une seule fenêtre éclairée. Dans chaque maison, lumière et feu, tout était mort, comme si minuit eût déjà sonné. Arrivés sur la place, la jeune fille s'arrêta haletante devant la maison de son père, et interrogea d'un regard toutes les fenêtres du logis ; une seule scintillait comme un œil ouvert sur cette sombre façade ; c'était celle de la chambre où couchait Melzer. Cette lueur incertaine et vacillante qu'on voyait trembloter à travers les vitres dépolies par la lune lui prouva que son père était encore levé et se livrait au travail.

Elle s'engagea aussitôt dans la ruelle et pénétra résolument dans le cellier, dont l'enfant avait déjà ouvert la porte.

À peine entrée :

— Où est le trésor, Christly ? demanda-t-elle d'une voix brève.

— Là ! répondit-il.

Et, glissant la lame de son couteau

entre deux pierres, il exécuta la manœuvre qu'il avait opérée la veille. La porte tourna lourdement sur ses gonds. Il attira Marguerite à lui, et fit étinceler à ses yeux l'or et les pierreries sous le feu de sa lanterne. La fille de Gaspard étouffa un cri de joie et étendit avidement ses mains mignonnes, qui allèrent se heurter à la grille de fer.

— Ouvre cette grille, Christly ! Ouvre, donc ! s'écria-t-elle, avec une fiévreuse impatience.

— Je n'ai pas la clef, dit l'enfant.

Grettly le regarda, avec une expression de stupeur, et frissonna.

— Mais on peut glisser ses mains à travers les barreaux, ajouta-t-il. Essaie !

Elle tenta vainement d'y parvenir, quoique sa main ne fût guère plus grande que celle d'un enfant.

Elle portait au doigt une petite bague en perles, qui avait été bénite à Rome et qui était pour elle un talisman sacré ; à sa dernière tentative, la soie de la bague se rompit et les perles s'égrènerent. Ce fait si simple effraya la superstitieuse enfant. Était-ce un signe de mauvais présage ? Était-ce un avertissement qui lui venait de Dieu ?

— Tu vois bien que je ne puis pas, Christly, dit-elle d'une voix éteinte, par le doute et le découragement. Essaie à ton tour, essaye vite !

— J'ai réussi hier, je réussirai aujourd'hui, répliqua le frère de Fritz. J'ai passé ma main entre les barreaux du milieu.

— Eh bien ! pourquoi hésites-tu ? ne peux-tu atteindre facilement cette grande sébile toute pleine d'or ?

— Oh ! murmura Christly en reculant avec une sorte d'effroi, je n'ose pas, moi.

— Pourquoi donc ? demanda Marguerite surprise.

Il y eut un instant de silence, puis l'enfant balbutia :

— Parce que prendre cet or, c'est voler.

— Voler ! répéta la jeune fille en reculant à son tour devant ce trésor dont l'éclat la fascinait.

— Ecoute, Grettly, reprit-il naïvement, il m'est arrivé une fois de mettre dans ma poche pour m'amuser à la fête,

comme un grand garçon, deux krentzers que ma mère avait oubliés dans son tiroir. Je n'ai pas dormi pendant huit jours. Ma mère m'a pardonné, et son pardon m'a fait pleurer. Depuis, j'ai trouvé, dans un sentier de la forêt, une bourse pleine de thalers, et je l'ai portée bien vite à notre bourgmestre. Comment veux-tu donc que j'ose toucher à l'argent du père Melzer ?

Marguerite rougit et son cœur battit violemment ! mais elle songea que les minutes s'écoulaient et que Mathias Werner attendait. Elle s'affermi sa voix :

— Tu ne veux donc pas m'aider à sauver ton frère qu'ils vont emmener ce soir et fusiller demain ?

C'était là, en effet, l'unique pensée de la jeune fille : sauver Fritz à tout prix ! Pensée incessante, implacable, qui la dominait au point d'étouffer en elle non-seulement tous les nobles instincts de son enfance, toutes les saintes croyances si profondément enracinées dans son cœur, mais, jusqu'au cri de sa conscience.

Christly pleurait silencieusement. Elle n'eut pas pitié de cette douleur sacrée, et, lui montrant sa main ensanglantée :

— Tu vois bien que je ne puis voler cet or, dit-elle d'une voix amère. Si tu hésites encore, Christly, c'est que tu n'aimes pas ton frère.

L'enfant devint d'une pâleur livide, son front se perla de sueur ; il attacha sur sa complice un regard de doux reproche, et, après un instant de lutte violente avec lui-même, il releva sa manche, et plongea hardiment sa main entre les barreaux de la grille. Au même instant, les deux coupables entendirent à dix pas d'eux, dans le couloir qui conduisait de l'intérieur de la maison au cellier, la petite toux sèche du vieux Gaspard retentir aigrement.

— Mon père ! dit la jeune fille avec épouvante.

Et elle ferma brusquement la lanterne. L'enfant jeta un cri sourd de terreur, et, d'angoisse, il ne pouvait plus retirer sa main.

Maître Gaspard s'était arrêté pour tousser, Christly fit un dernier effort et dégagea sa main meurtrie. On entendit la clef grincer dans la serrure.

— Christy ! murmura Marguerite, viens, nous nous sommes perdus tous les deux dans ce labyrinthe. Pour la première fois de sa vie, elle redoutait son père qui allait apparaître comme sa conscience visible et vivante. L'enfant repoussa la pierre, qui se replaça dans son cadre. Déjà la porte s'ouvrait doucement, et Gaspard, s'éclairant de sa petite lampe fumeuse, entra dans le cellier. Pendant qu'il se retournait pour faire glisser sans bruit le verrou troulé de la porte, Marguerite entrafnat Christy derrière un amas de fuitailles, et là se dissimulant de leur mieux, retenant leur respiration, ils s'adosserent au mur en tremblant de tous leurs membres, comme si l'heure du jugement dernier allait sonner pour eux. Gaspard promena la clarté de sa lampe tout autour du cellier et sonda doucement les pierres avec sa clef.

— Non, dit-il, un peu rassuré par le résultat de cette minutieuse investigation, non, il est impossible qu'on me soupçonne de cacher mon trésor.

Alors il jeta son vieux manteau fourré sur ses épaules, afin de se garantir du froid, cala devant le fanteuil sa table boiteuse, sur laquelle il posa avec précaution sa lampe ; puis il tira d'une poche secrète de son gilet une clef mignonne, ouvrit la grille, et se mit à faire les doux yeux à ses chères sèbiles, à leur sourire, comme une mère sourit à son enfant bien-aimé.

— Ah ! Marannelé maudite ! murmura-t-il en tendant son poing fermé dans le vide comme si le fantôme de la veuve se dressait devant lui, tu vas crier partout qu'il y a un trésor caché dans ma maison. Les fainéants, les vagabonds, les voleurs pourraient te croire et chercher à pénétrer ici. Ah ! je saurai bien te faire déguerpir du pays, sorcière endiablée !

Il toucha du doigt une sèbile, et le tintement de l'or Pefraya ; il regarda derrière lui comme pour s'assurer que nul ne l'épiait. Son visage semblait prendre les teintes fauves du métal, il reprit :

— Elle sait pourtant, cette femme, que tout le monde nous hait, nous autres pauvres riches ! Je suis entouré d'envieux. Mes voisins sont des ennemis

et des jaloux, qui n'ont besoin de rien et qui cependant voudraient s'emparer de mon bien, semblables à Achab, qui pour agrandir ses jardins prit la vigne du pauvre Naboth. Oh ! si des jarrons s'introduisaient dans mon logis et s'ils découvriraient ma cachette, que deviendrais-je ?

A cette pensée, il frissonna de tout son corps et ses mains touchèrent convulsivement les pièces d'or comme s'il eût craint de se les voir arracher.

— Que c'est donc beau, ces ducats, ces florins, ces louis de France ! continua-t-il avec un soupir d'extase. Ça brille mieux qu'un rayon de soleil, et il suffit de les regarder pour ne plus se sentir au cœur aucun désir. A quoi bon ! je tiens là dans ma main tous les bonheurs de la vie. Je pourrais m'habiller comme un conseiller, je pourrais monter dans une voiture de prince, je pourrais m'enivrer des vins les plus renommés, je pourrais acheter la conscience du bourgmestre, ajouta-t-il avec un rire sourd. Eh bien ! il me plaît de boire de l'eau, de porter un vieil habit et d'être traîné en carriole. Bah ! pouvoir, c'est avoir. Que le pauvre, condamné à vivre de pain noir et d'eau troublé, rêve de vins exquis et de mets succulents, soit ! Tant que je vivrai, moi, j'aurai plaisir à faire maigre chère pour augmenter mon trésor.

Une quinte de toux assez violente interrompit son hilarité.

— Tant que je vivrai ! ai-je dit ! mais si je mourais... Il faudra donc mourir... sans emporter mon argent avec moi ! Il faudrait quitter ce trésor que je défendrais au prix de mon sang ! Oh ! c'est injuste ! Quand on est riche, on ne devrait pas mourir. Les pauvres, à la bonne heure ! Ils n'ont rien à regretter, eux.

Le vieil avaré était hideux à voir, tandis qu'il faisait à voix haute ces réflexions empreintes d'un si féroce égoïsme. Marguerite voyait bien que l'âme de son père s'était incarnée dans cet amas d'or que fouillaient ses bras amaigris ; sa conscience s'y éteignait ; son amour paternel s'y glaçait ; elle comprenait enfin que toucher au trésor de Gaspard Melzer, c'était verser son sang et toucher à sa vie. Mais ce remords

vague et confus disparaissait devant une autre pensée plus menaçante. Mathias Werner, et ses soldats, attendaient la rançon de Fritz Wendel. Elle entendit Gaspard prononcer son nom. Elle écouta. — Si je meurs, continua-il d'une voix altérée, ma petite Grettly sera mon héritière. — Oui, tout sera pour elle, tout... après moi... Oh ! je ne veux pas lui faire tort d'un kreutzer. Eh ! eh ! je lui donnerai la clef de la cachette, avec serment de n'en parler à personne. Elle pourra comme son père venir chaque soir réjouir ses yeux du scintillement de l'or.

Marguerite pensa :

— Je suis l'héritière du trésor ; n'ai-je pas le droit d'y puiser pour le salut de Fritz et de sa famille ?

Melzer poursuivit :

— Grettly a été élevée modestement, elle n'aurait jamais l'idée de gaspiller tant d'argent. Elle l'augmentera peut-être par son travail. C'est une bonne et honnête fille. Elle n'a ni fantaisies ni caprices... Je n'avais à craindre d'elle que son amitié pour son frère de lait, mais je crois bien être débarrassé de ce gaillard-là pour longtemps.

Et il se frotta les mains, en laissant échapper une sorte de rire goguenard. Marguerite tressaillit d'horreur, et tous ses remords s'évanouirent. Après avoir essuyé les verres de ses lunettes, ternis par l'humidité du cellier, Gaspard tira à lui cinq ou six sébiles remplies de pièces d'or, d'argent et de pierreries, qu'il rangea sur la table les unes à côté des autres. Alors ses petits yeux gris flamboyèrent comme des charbons ardents dans l'ombre, et il tomba pour ainsi dire en extase.

L'or était devenu le culte de cet homme, et il s'agenouillait devant les effigies dont chaque pièce était frappé comme un fervent devant l'image d'un saint vénéré.

— Ah ! quand je vous contemple ainsi, chères petites pièces, et vous, pierreries étincelantes, murmura-t-il en joignant ses mains ridées et tremblantes, il me semble que je suis transporté dans un vrai paradis. Vous êtes pour moi le symbole du firmament. Ee effet, mon argent n'a-t-il pas le doux et

paisible éclat de la lune, mon or, le rayonnement éblouissant du soleil, mes diamants, le scintillement des étoiles ? Qu'ils sont heureux, les ivrognes, qui voient double ! C'est avec les yeux d'un homme ivre que j'aimerais à te contempler, ô mon cher trésor !

Quand il eut rassasié ses yeux de cet émouvant spectacle, l'avare éprouva l'irrésistible besoin de mettre les papilles de ses doigts secs et érochés en rapport avec ce métal luisant et poli qu'il aimait tant à palper, et dont le contact seul activait en lui la circulation du sang et les battements du cœur. Il se mit donc à ranger les pièces par piles symétriquement alignées, et tout en caressant chacune d'elles du regard :

— Les fous, dit-il, prétendent que si l'argent est rond, c'est pour rouler ! Moi, je suis de l'avis des sages, qui prétendent que si l'argent est plat, c'est pour qu'on puisse mieux l'entasser.

Quand le vieillard eut épuisé toutes les jouissances de ce deuxième sens, il voulut en satisfaire un troisième. Possédant en équilibre sur le bout de son index un ducat d'or, il le frappa doucement avec un double florin, puis, élevant le métal tout vibrant jusqu'à son oreille, il recueillit avidement et à diverses reprises ce faisceau de rayons sonores, plus mélodieux pour lui que la plus belle air d'opéra. Mais comme toutes les fibres de son corps frémissaient d'aise, le ducat d'or perdit son aplomb et alla rouler du côté des vieilles futailles, où Marguerite et Christly se tenaient blottis. Les pauvres enfants se crurent perdus, car ils virent l'avare s'élançer à la poursuite de son ducat avec autant d'impétuosité que s'il eût aperçu vingt mains étrangères s'allonger pour le lui disputer, ou qu'il crût entendre vingt voix lui crier :

— Part à deux !

Mais dans sa précipitation il pencha trop sa lampe, et l'huile inondant la mèche, elle s'éteignit aussitôt.

— Nom du diable ! s'écria Melzer en s'arrêtant stupéfait, voilà une jolie besogne !

Appeler dame Catherine, c'était la mettre de moitié dans son secret. Il résolut donc d'aller lui-même jusqu'à sa chambre pour y chercher du feu.

Étendant les bras en avant, il se mit à marcher à tâtons; et tout en avançant au hasard, ils s'approchèrent si près de Marguerite qu'il lui effleura le visage de la main et posa son lourd sabot sur le pied mignon de la jeune fille; Malgré l'horrible douleur qu'elle éprouva, la brave enfant ne poussa pas un cri.

Le vieillard finit par trouver la porte, et sortit en la fermant doucement derrière lui. Alors Marguerite, qui, depuis un quart d'heure, de mortelle attente, comptait les secondes par les battements de son cœur, se leva d'un bond; courut avec une sorte de frénésie à la table, jeta dans sa robe, à trois reprises, autant d'or que sa petite main pouvait en contenir, tandis que Christy rouvrait la porte; puis elle se sauva en toute hâte, et sa course était si rapide que l'enfant avait peine à la suivre. Il lui semblait que Fritz marchait devant elle, et lui montrait le chemin à suivre.

Mais dès qu'elle eut franchi le seuil de la maison de son père, Marguerite se sentit prise de vertige; à ses yeux, les croix de pierre ou les branches des arbres se tordaient, et s'allongeaient, semblables à des bras de géant qui cherchaient à lui barrer le passage. Elle entendait l'or qui, pièce par pièce, tombait de sa robe sur le chemin, et elle n'osait cependant s'arrêter pour le ramasser; car elle entendait aussi s'élever du fond de son cœur une voix qui criait sans relâche: Voleuse! voleuse!

Enfin, elle arriva presque folle de terreur et à bout de forces devant la cabane de la veuve Wendel; et elle s'y jeta comme les coupables poursuivis viennent autrefois se réfugier dans une église qui avait droit d'asile.

**LE FEUILLETON.**

La Marianne, fixa sur la jeune fille un regard plein d'angoisse.

— Tiens, nourrice, dit Marguerite d'une voix brisée, tout cela est pour toi, ton fils est sauvé!

Et détournant la tête, elle versa sur la table, autour de laquelle étaient de-

bout le sergent et ses compagnons, tout l'or qu'elle avait emporté dans sa robe. — Vive Dieu! dit le soldat orfèvre, en ramassant en un tas toutes les pièces éparses, voilà cette fois une monnaie que je déclare de bon aloi! — Halloh! halloh! s'écria le groupe d'une seule voix. — Ma jolie fille, interrompit le sergent Mathias, en prenant du bout des doigts des ducats et des louis qu'il s'amusa à laisser retomber en pluie sonnante; il était temps d'arriver; car nous allons partir. (A continuer.)

**LE FEUILLETON.**

Paraissant le 1<sup>er</sup> et les 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement: un an \$1, un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement à M. H. Hébert, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements:

- M. Z. Chapeleau, Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.
  - M. T. E. Roy, No. 8, Rue St-Joachim Haute-Ville, Québec.
  - M. Charles Royer, Trois-Rivières.
  - M. L. Bourguignon, St-Jean d'Iberville.
  - M. M. Duchesneau, St-Jérôme.
  - M. Cyriac Chaput, L'Assomption.
  - M. L. A. Dérôme, Joliette.
  - M. A. Cadieux, Varennes.
  - M. G. Thérien, St-Isidore.
  - M. N. Dorais, St-Urbain Premier.
  - M. N. Picard, Laprairie.
  - M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.
  - M. L. H. Lafleur, Yamaska.
  - M. E. X. Collette, Verchères.
  - M. G. St. Cyr, Maskinongé.
  - M. Jos. Ostigny, Chambly.
- LE FEUILLETON est en vente au dépôt de Journaux de M. W. Dalton, coin des rues Craig et St-Laurent.
- H. HÉBERT, IMPRIMEUR-GÉRANT.